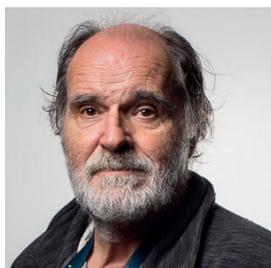


# Réfléchir sa posture de recherche : un préalable à tout projet de recherche participative

Entretien avec Patrick STEYAERT  
INRAE - LISIS



Comment la recherche peut-elle aider des acteurs agricoles et non agricoles confrontés à des situations complexes de changement ? Ce n'est pas qu'une simple question de validité et de pertinence des connaissances produites. C'est aussi une question d'interaction, dans le cours de l'action, entre chercheurs et non chercheurs. Cette préoccupation est devenue centrale dans l'activité de **Patrick Steyaert** en tant que directeur de l'unité expérimentale de St Laurent de la Prée (de 1993 à 2005). Après avoir œuvré au bénéfice de la modernisation agricole en zones humides du littoral atlantique, cette unité a été très tôt confrontée à la prise en compte des préoccupations

environnementales par l'agriculture. Une complexification des « problématiques » qui va de pair avec une évolution des méthodes et pratiques de recherche vers plus d'interdisciplinarité et de transdisciplinarité. De cette expérience, et des travaux menés sur l'analyse de l'action publique agri-environnementale et des processus de changement en agriculture, est née une réflexion sur les formes de production et de mobilisation des connaissances scientifiques dans des dispositifs pluri acteurs. À la fois pratique et théorique, cette expérience a été réinvestie, aux côtés de celles d'autres chercheurs et chercheuses, dans la conception et la mise en œuvre d'un dispositif de formation des doctorant.e.s du département ACT (Action, transitions et territoires). La démarche et l'outil qui en découle ont été présentés dans l'article de Hazard et al., publié en 2019 dans *Nature Sustainability*<sup>1</sup>, auquel Patrick se réfère tout au long de l'entretien.

## Qu'est-ce que cela change, pour un chercheur, de travailler avec des « non-chercheurs » ?

Lorsqu'il travaille avec des « non-chercheurs », le chercheur doit s'interroger sur la nature de l'interaction qui se construit entre le « monde de la production scientifique » et les « autres mondes » avec lesquels il interagit ; et ce, aux différentes étapes du processus de production scientifique. Cette question de la nature de l'interaction aux différentes étapes du processus de production scientifique

est capitale, en particulier à l'étape de problématisation (étape 1 de la figure 1).

La science par nature est réductionniste, c'est-à-dire que pour pouvoir traiter des questions qui relèvent d'une discipline, on est obligé d'opérer des réductions. On ne peut pas prendre en compte toute la complexité dans son intégralité. Pour une problématique autour de la qualité des eaux de surface en zone humide, on peut réduire le problème à la question du transfert de polluants de la parcelle dans le fos-

1 Hazard L., Cerf M., Lamine C., Magda D., Steyaert P., 2019. A tool for reflecting on research stances to support sustainability transitions. *Nature Sustainability* 3, 89-95. doi:10.1038/s41893-019-0440-x.

sé dans lequel arrivent les eaux de drainage, par exemple : quelle est l'évolution de ces polluants dans ce fossé selon les différentes caractéristiques du fossé ? Pour traiter cela, je vais mettre en place un dispositif pour observer l'évolution des polluants, de la parcelle au fossé, et dans un secteur de fossé. Ça va me prendre un an, deux ans, trois ans... J'arrive là à produire une connaissance qui est nécessaire ; mais cette connaissance, seule, ne règle rien pour améliorer la qualité des eaux. Elle vient s'ajouter à un autre ensemble de connaissances. Et ce n'est qu'un exemple. Pour traiter d'une problématique qui est de « comprendre la capacité d'un système à rabattre les concentrations de polluants avant qu'ils n'arrivent dans le milieu marin et estuarien », je vais réduire cela en une série de sous-questions. Et il y a un tas de questions que ces problèmes recouvrent et que l'on va pouvoir traiter d'un point de vue disciplinaire, en écotoxicologie, en hydrologie, etc. Cette production de connaissances est nécessaire bien sûr. Mais, je n'ai pas besoin d'interagir avec le monde extérieur si je traite les choses de cette façon-là. Je prends le problème à partir de ma discipline, c'est-à-dire à partir d'une compréhension que je me fais du problème, dans le cadre de ma discipline. Ce qui va rendre ma question traitable, c'est le dispositif que je vais mettre en place pour la traiter, en fonction de mes connaissances, de mes compétences, de mes moyens et de mes ressources. Je vais ensuite produire des données qui, après, vont être traitées, interprétées, publiées, et voilà : ça rentre dans un pool de connaissances que je peux communiquer. Je peux dire d'un système s'il est configuré de telle et telle façon, si l'eau y circule de telle ou telle façon, je peux dire « voilà le type de rabattement des concentrations de tel et tel polluant que je peux objectiver ». Ici, je n'ai pas besoin de la société.

Si je prends mon problème autrement et que je me demande : comment se pose le problème de la qualité des eaux en société ? Dans ce cas, on va dire « tiens le problème de la qualité des eaux n'est pas posé de la même manière par un agriculteur, un conchyliculteur ou un pêcheur ». Il y a des temporalités auxquelles ces acteurs sont sensibles, des moments où les flux sont importants et d'autres où ils sont réduits. Si je regarde les cycles biologiques de l'huître ou de la moule, il y a différents stades, et les concentrations ont une importance à certains stades et en ont moins à d'autres ; mais, si je regarde le bar et toutes les espèces de poissons qui viennent se reproduire dans les milieux estuariens, c'est autre chose, etc. Le problème tel qu'il est posé EN société (et je devrais plutôt dire « les problèmes »), est posé différemment en fonction des « mondes » en interaction. Et les énoncés sur lesquels ils se construisent sont différents de ceux que j'adopte d'un strict point de vue disciplinaire.

**Ce qui change donc pour le chercheur qui travaille avec d'autres mondes, c'est la manière dont il va formuler le problème scientifique, pour qu'il soit plus en phase avec le problème tel qu'il est posé socialement.**

En restant sur cette idée de problèmes posés scientifiquement versus socialement : les problèmes ne sont pas socialement posés de la même manière selon les « mondes sociaux » dans lesquels ils sont énoncés. Si je suis en interaction avec un décideur public, dans le monde de la politique de l'eau, à l'échelle nationale ou européenne, je suis dans une configuration sociale d'acteurs différente que si je suis en interaction avec le monde local des ostréiculteurs et des agriculteurs du marais poitevin, par exemple. Les problèmes ne seront pas énoncés de la même façon dans ce monde-là (très local, lié aux spécificités du marais poitevin et de la baie de l'aiguillon ainsi qu'à celles de l'histoire et de la culture de ces personnes), que dans le monde des décideurs publics à l'échelle du territoire national. C'est extrêmement important quand on prétend être en interaction avec le monde non scientifique et travailler pour lui, d'essayer de comprendre comment fonctionnent ces « mondes là » et la manière dont ils interagissent.

Ainsi, pour revenir à la question de ce que cela change pour un scientifique de travailler avec des non-chercheurs, on voit que, déjà à la première étape, cela modifie la manière de construire son problème scientifique. Pour résumer, si je construis mon problème en tant que scientifique, il va être déterminé par l'état des connaissances sur une question, par ma discipline, par mon intérêt pour quelque chose aussi, parce que le sujet « chercheur », avec ses valeurs, ses compétences, ses envies, son histoire, est impliqué aussi dans ces choix. Ce chercheur va dire « voilà, c'est là-dessus que je vais travailler ». Si je suis en relation avec le monde local du marais poitevin par exemple, je vais être en lien avec des gens qui énoncent le problème d'une certaine manière, ce qui va m'amener à me demander : « comment ce que je fais peut entrer en résonance avec la manière dont les problèmes sont énoncés par ces gens-là ? ». Si je suis en relation avec des décideurs politiques, là, je rentre dans d'autres configurations, aussi dans d'autres types de rapports, mais c'est un peu la même question : comment ce que je fais va-t-il entrer en résonance avec le monde auquel je m'adresse ? Cette idée d'entrer en résonance est très importante je pense.

**Et il ne s'agit ici que de l'étape de problématisation ! Qu'en est-il des étapes suivantes ?**

Si l'on s'intéresse à l'étape de construction d'une question traitable et de mise en œuvre d'un dispositif de recherche

pour la traiter (étape 2 de la figure 1), c'est là que l'on retrouve de multiples formes d'associations avec des acteurs non scientifiques, labellisées sous les qualificatifs de participatif, de co-construction, de sciences citoyennes, etc. Peu important les termes selon moi : ce qui compte est d'analyser et de comprendre en quoi consiste concrètement cette collaboration. Si l'on prend tout le champ des recherches participatives, notamment dans le domaine de l'environnement, dans lesquelles les scientifiques ont besoin d'observateurs naturalistes pour produire de la donnée, nous avons ici une certaine forme de participation, qui n'est pas impliquée dans la construction de la problématique, mais qui est mobilisée pour produire de la donnée, à une étape de ce cycle de production de connaissances scientifiques. C'est un type de recherche participative, mais ce n'est qu'un type. De nombreuses autres formes de collaboration et d'association existent, comme le co-design, la modélisation d'accompagnement, la recherche-action, etc. Peu important encore une fois les termes : ce qui compte, c'est de caractériser ce que ces formes changent dans la manière de conduire l'activité scientifique à cette étape de construction de questions traitables et de mise en œuvre du dispositif de recherche.

Passons à l'étape 3, de production de la connaissance (i.e. la formalisation ou stabilisation de la connaissance, dans un rapport ou un article scientifique), qui résulte de ce qui précède. On peut, de la même manière, s'interroger sur la nature de l'interaction avec les non-chercheurs. Il est rare que cela soit fait en interaction avec eux, mais les acteurs mobilisés pour l'interprétation peuvent éventuellement être associés à cette étape. Je ne pense pas qu'il faille revendiquer nécessairement que cette étape se fasse de manière participative. C'est le boulot du chercheur et sa légitimité aussi de dire : « voilà j'ai produit mon article scientifique, je le fais évaluer par mes pairs, c'est mon monde à moi et je fais des choses dans mon monde à moi indépendamment du monde avec lequel j'ai pu travailler » ! C'est une étape nécessaire de validation des énoncés scientifiques et des résultats par les pairs.

Et enfin, il y a cette fameuse étape 4 (figure 1), de « retour [des connaissances] dans le grand monde », pour reprendre l'expression de Michel Callon<sup>2</sup>. En somme, qu'est-ce que les connaissances deviennent après avoir été produites par le monde de la recherche ? Ce que nous affirmons dans notre article<sup>1</sup>, c'est que ce fameux retour des connaissances dans le grand monde où l'on pose principalement la question de leur performativité, c'est à dire des effets que ces

connaissances produisent « dans le réel », n'est pas du tout indépendant de tout ce qui précède. C'est peut-être un peu bizarre de s'exprimer comme ça, mais je me pose souvent la question : de quoi nos connaissances scientifiques sont-elles capables ? Que vont-elles faire ? En quoi sont-elles utiles ou efficaces, pour comprendre, pour agir ?

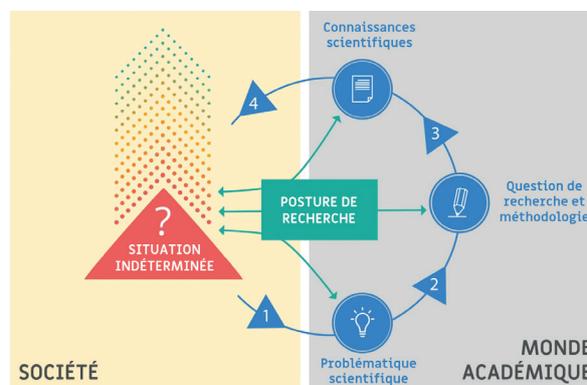


Figure 1. Les quatre étapes du processus de production scientifique (en bleu). Sur ce schéma, les étapes 1 et 4 se font en interaction avec la société, dans le cadre d'une recherche orientée vers l'action, pour faire face à une situation indéterminée ou un problème épineux (*wicked problem*). (1) Traduction des problèmes de la vie réelle en une problématique scientifique, (2) choix de la question de recherche et de la méthode pour la traiter, (3) production de connaissances scientifiques et (4) utilisation des connaissances scientifiques pour transformer la situation. Tirée de Hazard et al. 2019<sup>1</sup> (traduction et reproduction avec l'aimable autorisation des auteurs).

### Qu'entend-on par performativité lorsque que l'on mène une recherche orientée vers l'action justement ?

J'ai parlé des mondes qui énoncent des problèmes. Je pense qu'il faut aussi insister sur la nature des problèmes à traiter. C'est ce que nous abordons dans l'article<sup>1</sup> avec la notion de « *wicked problem* » (que l'on pourrait traduire par problème épineux). La performativité des connaissances produites, selon les différents modes de production de ces connaissances, sera plus ou moins pertinente selon la nature du problème auquel on s'adresse. Je m'explique : les problèmes auxquels on s'adresse aujourd'hui, plus qu'avant je pense, sont caractérisés par leur complexité. Ce n'est pas n'importe quelle complexité. Par exemple, si je travaille sur l'efficacité de la fertilisation minérale sur le rendement d'une variété de culture donnée, je mets en place un dispositif expérimental pour tester différentes modalités d'apport et je mesure les composantes des rendements. Ma question ici est relativement simple : je veux augmenter la productivité d'une

<sup>2</sup> Sociologue des sciences et techniques au Centre de Sociologie de l'Innovation, Michel Callon est à l'origine de la sociologie de la traduction, dont les concepts sont aujourd'hui largement mobilisés par les sciences sociales.

variété et je veux voir quelle est la réponse de cette variété à un apport nutritif donné. On ne va pas tenir tout ce discours par rapport à l'énonciation du problème, puisqu'ici la nature du problème est relativement simple. On peut apporter une réponse par une approche scientifique expérimentale qui cadre assez bien avec un problème très réduit. Ce à quoi on fait face aujourd'hui, en revanche, n'a rien à voir. Ce n'est pas tant parce que c'est nouveau, mais parce que notre manière d'appréhender les problèmes est nouvelle : la spécialisation résultant de la nécessaire réduction scientifique n'est plus suffisante et, par ailleurs, une stricte conception déterministe des choses n'est plus opérante. Je pense que la pandémie que nous avons vécue en a offert une bonne illustration.

**Les problèmes actuels, tels que le changement climatique ou la pandémie, ont pour moi quatre caractéristiques génériques** qui sont : les interdépendances, la complexité, les incertitudes et les controverses. Ces problèmes révèlent de nombreuses **interdépendances**, on trouve toute une série de composantes de différentes natures : naturelles, techniques, sociales, économiques, politiques, etc. Et je peux aller plus loin dans les composantes naturelles : biologique, génétique, physiologique, écologique, ... Idem dans le domaine technique, etc. Nous sommes face à des problèmes dont des composantes sont en interrelation. Et qui plus est, ces interrelations sont dynamiques, c'est à dire que les propriétés des relations et des composantes en relation se transforment à un rythme qui nous affecte. Si je reprends l'exemple de la qualité de l'eau, dans les années 90, on ne travaillait que sur l'atrazine<sup>3</sup>, parce que les analyses coûtaient extrêmement cher et qu'il fallait bien choisir une molécule et pas toutes les molécules utilisées, que l'atrazine était connue comme étant la molécule au risque de toxicité le plus élevé, qu'elle était instrumentable... Cette question d'atrazine peut nous mener loin : que se passe-t-il au champ, durant son long cheminement dans les fossés, quel est l'abatement des concentrations en fonction du milieu qu'elle traverse et de la durée de son cheminement, quels sont les effets de cette molécule et de ses métabolites sur les différentes composantes dans le milieu aquatique et estuarien, etc. On voit qu'il y a déjà de nombreuses interdépendances. Maintenant, si j'ajoute à ça : pourquoi les agriculteurs utilisent l'atrazine ? Parce qu'elle est efficace pour lutter contre les adventices du maïs. Pourquoi cultivent-ils du maïs ? Parce que c'est lié au marché et aux aides publiques. Pourquoi... ? Etcetera, etcetera. Les interdépendances sont énormes. Ces interdépendances

existent depuis toujours, mais ce qui change aujourd'hui, c'est qu'au lieu de décomposer les choses en petites parties connaissables et traitables, nous devons appréhender les problèmes dans leur **complexité**. Les problèmes sont complexes dans ce sens que les composantes et leurs relations se transforment en permanence. C'est cette dimension dynamique qui est difficile à saisir et à stabiliser par le biais de la seule connaissance. Par exemple, le problème auquel on fait face, le changement climatique : est-il avéré, va-t-il se poursuivre, les prédictions vont-elles s'avérer justes, quelles vont être les conséquences au-delà de ce qui est observable aujourd'hui sur la biodiversité, sur l'agriculture, sur l'élevage, sur l'économie, sur la dimension sociale, ... Personnellement je n'en sais rien. Vu ces interdépendances et vu cette complexité, on est, ici, dans des **incertitudes** radicales. Ça ne veut pas dire qu'on ne sait rien, mais comme l'incertitude est radicale, ces problèmes-là sont très **controversés**. On peut prendre aussi l'exemple du glyphosate et de l'interdiction de son usage, c'est encore très disputé, et pourtant ça n'est « que » le glyphosate, ai-je envie de dire... Ce sont ces types de problèmes que nous appelons *wicked problems*. Plus ces caractéristiques génériques (interdépendances / complexité / incertitudes / controverses) sont importantes, plus on est face à une sorte d'indétermination de l'agir. Quand on parle de performativité des connaissances scientifiques, on parle donc de la façon dont ces connaissances permettent aux acteurs de sortir de cette indétermination.

### Qu'est-ce qu'une posture de recherche ?

Nous définissons la posture de deux manières, qui ne sont pas indépendantes. **Premièrement, c'est la conception, pour le chercheur, de ce qu'est une connaissance scientifique : est-ce une vérité vraie ou est-ce une interprétation sur le réel ?** Certains chercheurs pensent que les connaissances qu'ils produisent sont des copies conformes du réel et que, dès lors, ce sont des connaissances tenues pour vraies et qui s'imposent. D'autres chercheurs considèrent plutôt que ce qu'ils produisent du réel n'est qu'une interprétation du réel, qui passe par l'instrument, par la manière dont ils font parler ce réel. Donc, l'instrument et la méthode comptent. Par exemple, une enquête est une manière de faire parler des gens, et le processus d'enquête lui-même ne fait pas dire n'importe quoi aux gens. Cela vaut pour toutes les disciplines. Une philosophe, Isabelle Stengers, a écrit un livre qui s'appelle «La vierge et le neutrino»<sup>4</sup> qui parle très bien de tout cela. Elle explique comment le chercheur fait parler son objet par l'instrument. Ce que

3 L'atrazine est une molécule herbicide.

4 Stengers I., 2006. La vierge et le neutrino, les scientifiques dans la tourmente. Ed. Les Empêcheurs de penser en rond, Paris.

nous avons voulu mettre en évidence avec une telle question dans l'article, c'est que la conception que le chercheur se fait de la connaissance qu'il produit compte dans le rapport qu'il va construire à l'action. **Ce qui m'amène à la deuxième dimension de la posture, qui est le rapport que le chercheur construit aux acteurs et aux situations d'action et de décision.** Je pourrais illustrer ça avec ce qui s'est passé avec le virus. Des épidémiologistes faisaient des prédictions à partir de leurs modèles, et croyaient à la réalité de leurs prédictions. Mais, il ne s'agit que d'une fiction construite sur un ensemble de causes probables, ils croient dur comme fer à ce réel qui pourrait advenir, même s'il est assorti de probabilités de réalisation. Tout modèle est une simplification du réel, et n'importe quel modélisateur le sait. Le modèle en soi a sa valeur et je ne conteste pas, d'un point de vue académique, ce que font les épidémiologistes modélisateurs. Peut-être que je ne devrais pas m'exprimer ainsi, mais ce qui m'a frappé, c'est la conception que ces chercheurs avaient des connaissances issues de ces modèles, qui les a conduits à affirmer que si l'on ne fait pas ceci ou cela, voilà ce qui ALLAIT arriver. Et on ne peut pas dire que ces connaissances-là ne sont pas performatives ! Elles ont performé de manière considérable, dès lors qu'elles ont été utilisées pour construire l'action publique en réponse à la pandémie. Il me semble donc salutaire et urgent qu'un travail rétrospectif et réflexif soit mené sur cette relation entre conception de la connaissance et conception du rapport à l'action dans ce domaine. Pour moi, c'est une illustration assez nette de ce que j'ai évoqué avant, et cela pose vraiment la question de la responsabilité scientifique tant, en l'occurrence, les conséquences sont incommensurables et durables. Et pas seulement en termes de santé publique... Notre « quête » si je peux m'exprimer ainsi, avec notre article<sup>1</sup>, c'est d'essayer d'amener tous les chercheurs, quels qu'ils soient, et de n'importe quelle discipline, à faire ce pas de côté pour mener ce travail réflexif : **quelle conception ai-je de la connaissance que je produis ?** Nous voulons les amener à prendre conscience que ce n'est pas sans conséquences sur la place que le chercheur donne aux connaissances et à l'expertise scientifique dans l'action et la décision. Pour moi, cela renvoie très clairement à des questions de responsabilité scientifique ! D'habitude, la responsabilité scientifique est traitée en disant qu'un chercheur responsable, est un chercheur qui respecte les termes du contrat auquel il est lié, la déontologie professionnelle, les standards et normes académiques, etc. Certes, c'est important ; mais pour moi, ce qui est beaucoup plus important,

en termes de responsabilité, c'est de se poser des questions sur sa posture et des conséquences que cela a en société. On peut très bien imaginer que, dans un dispositif de recherche, il y ait des gens qui soient sur des démarches très réductionnistes, très spécialisées, d'autres sur des questions plus intégrées, des approches plus systémiques ou plus interdisciplinaires, et d'autres encore qui soient plutôt dans la mise en contexte de toutes ces connaissances produites. On peut aussi imaginer que, dans sa trajectoire, un chercheur puisse produire de la connaissance à un moment donné, puis, à un autre moment, se sentir plutôt attiré par la mise en contexte de cette connaissance, dans l'accompagnement de situations d'action, quitte à revenir ensuite dans son laboratoire.. On peut imaginer toutes sortes de configurations ! L'activité scientifique peut s'exercer de manière solitaire ou en collaboration avec d'autres chercheurs, et elle évolue au cours du temps. Ce qui est important, c'est de faire ce pas de côté individuellement, voire collectivement, pour se demander : quelles ont été ces évolutions ? Quelles ont été ces transformations ? Pourquoi ? Sous l'effet de quoi ?

### **Il est important de réfléchir à la performativité de ses résultats futurs. Mais on peut se tromper. L'exemple caricatural serait Einstein et la bombe... Comment prédire la manière dont nos connaissances seront utilisées ?**

La question revient à se demander si un chercheur est en capacité de connaître à l'avance les effets que ses connaissances vont produire dans le monde. La réponse est non, bien sûr, car cela dépend fortement du milieu d'usage des connaissances produites. Le chercheur peut émettre des hypothèses, se dire qu'il a travaillé sur la physique nucléaire et qu'il y a des potentialités dans cette connaissance-là qui peuvent être désastreuses. À l'inverse, il y a des potentialités qui ne le sont pas. Une phrase de Pareto<sup>5</sup> que j'aime bien : « l'histoire de la science est un cimetière d'idées fausses auxquelles l'humanité a cru sur la foi des hommes de science ». Il faut sortir de l'illusion que l'on pourrait tout contrôler. Beck<sup>6</sup> dit que la responsabilité du monde scientifique consiste aussi à prendre en charge les conséquences des innovations que la connaissance permet de produire. Je peux partager cette vision-là qui sous-entend aussi, qu'au moment où je produis la connaissance, je ne suis pas en capacité de tout anticiper et de connaître les conséquences. Dès lors, la responsabilité des scientifiques (les individus comme les collectifs) est de prendre en charge les surprises, les conséquences inattendues de ce qu'une connaissance

5 Vilfredo Pareto (1848-1923) est un sociologue et économiste italien.

6 Ulrich Beck (1944-2015) est un sociologue allemand.

scientifique peut produire dans le monde. Par exemple, les OGM sont une manière de répondre à un problème, mais il y a d'autres manières de répondre au même problème que par les OGM. Je ne vais pas interdire aux chercheurs de travailler sur les OGM, ça n'a pas de sens. En revanche, il faut que les gens qui promeuvent ce genre de techniques et d'innovations prennent en charge l'analyse des conséquences de cette innovation. La science est plurielle. Ce pluralisme scientifique est lié aux différentes disciplines, aux différentes méthodes adoptées dans chacune d'elles et, aussi, aux différents choix opérés par les scientifiques dans les problèmes et les questions qu'ils posent et qu'ils traitent. Il faut cultiver cette diversité. L'idée n'est pas du tout de dire « ça c'est un bon choix », « ça c'est un mauvais choix ».

**De nombreux termes sont utilisés pour qualifier les différentes formes de sciences et recherches participatives. Plutôt que de s'attacher à la terminologie, vous dites qu'il vaut mieux regarder l'interaction entre les partenaires. Comment décrire cette interaction ?**

On décrit l'interaction factuellement : centré sur ce qui est fait, sur ce qu'on peut décrire, observer, dire, etc. Dans le département ACT, cela fait 15 ans que nous menons des ateliers réflexifs avec, à chaque fois, une trentaine de doctorants de 3<sup>e</sup> année (de diverses disciplines : SHS, écologie, sciences de l'ingénieur, etc.). Lors de ces journées, nous voulons encourager les doctorants à se doter de capacités réflexives en leur proposant des outils, que nous appelons heuristiques, c'est-à-dire des outils qui les aident à penser sur ces questions importantes de posture. L'analyse se centre sur l'activité, avec une première étape qui passe par le récit. Les doctorants sont invités à raconter leur expérience de thèse, généralement de manière chronologique. C'est libre, ouvert, et ça s'inscrit dans une perspective un peu Deleuzienne des choses, centrée sur le « comment ça marche ». On ne juge pas de la problématique scientifique, ce qui n'est pas de notre ressort, mais on regarde comment l'activité s'est développée sur les 3 années autour de cette problématique de thèse, pour arriver à produire un résultat qui est « ma » thèse. Cela est vérifié maintenant, puisque 150 doctorants de troisième année ont été accompagnés depuis le début du dispositif : ce récit donne de la matière factuelle très riche qui peut être analysée. Dans ce récit, apparaissent les interactions que le chercheur construit avec son monde scientifique et avec les autres mondes. Avec quelqu'un qui se revendique de la recherche participative (en particulier s'il y a les termes

« participatif », « collaboratif » ou « co-construction » dans son titre ou sa problématique), on va identifier comment cela se traduit concrètement dans le récit : qui participe, pour faire quoi, quand, comment, etc.

Dans un deuxième temps, nous utilisons un autre outil (qui n'est pas présenté dans l'article de Hazard et al.) qui permet un travail de reformulation de l'expérience du travail de thèse, de manière à agencer les éléments factuels et leur évolution / transformation au cours du temps. Par exemple, « dans ma thèse, une nouvelle question est apparue, et pour la traiter j'ai besoin d'acquérir de nouvelles compétences, par exemple en modélisation ; j'ai donc contacté telle personne qui avait cette compétence, je me suis formée, et j'ai ainsi rendu traitable ma nouvelle question par cette acquisition de compétences, avec l'appui de cette personne ou groupe ressource ». Ici, on est bien sur l'activité et la manière dont elle évolue et se transforme au cours du temps. Une fois que l'on a fait ça, on peut arriver à la question de la posture, parce qu'on a les éléments factuels sur l'activité. Dans l'article, nous présentons trois exemples que nous replaçons sur une grille d'analyse des postures, et qui illustrent des types d'interactions avec les acteurs en situation, tous les trois différents.

Cela n'a pas grand intérêt de s'arrêter sur les définitions de termes, même si je comprends que l'on veuille les circonscrire et les stabiliser. Pour moi, il est beaucoup plus important de travailler sur l'interaction : comprendre de quoi est faite concrètement cette interaction et comment elle évolue. Par exemple, quand on parle de recherche partenariale, de quoi parle-t-on ? Dans de nombreuses situations, il y a, dans un premier temps, négociation entre le monde de la recherche et les acteurs de la société civile, généralement des acteurs institutionnels, sur les besoins de connaissances. La négociation peut se traduire par des engagements contractuels. Que fait le chercheur ensuite ? Le chercheur repart dans son labo, travaille sur la question. De temps en temps, il y a une réunion pour faire le point sur l'avancement des travaux, puis à la fin, le chercheur vient présenter ses résultats sur les questions sur lesquelles tout le monde s'était mis d'accord. Je ne dis pas que c'est bon ou mauvais, mais c'est un type d'interaction. La connaissance produite dans cette configuration, où l'offre cadre mieux avec la demande, est supposée être ainsi plus pertinente. Certains peuvent aller plus loin en accompagnant cette connaissance pour la mettre en contexte et pour qu'elle performe. Délivrer des résultats sous forme de rapports, de publications est un type d'interaction. Mettre ces connaissances en contexte en est

un autre. Analyser comment ces connaissances mises en contexte vont être transformées, éventuellement rejetées ou complétées par d'autres types de connaissances, est encore autre chose. Et ainsi de suite. Quand on parle de recherche partenariale, cela m'évoque tout cela. On comprend que le terme ne dit pas grand-chose, et que l'important c'est d'analyser et de comprendre la nature de l'interaction, de quoi elle est faite et qu'est-ce que ça permet de faire ou non, qu'est-ce que cela transforme ou non, etc.

### **Nous n'avons pas encore abordé la notion de l'engagement...**

En lien avec la nature des problèmes actuels, et à tout ce que je disais par rapport à l'interdépendance, la complexité, les incertitudes et les controverses, l'engagement et la dimension axiologique<sup>7</sup> de l'activité deviennent de plus en plus importants à prendre en compte. Certains chercheurs n'ont pas envie de s'interroger sur les conséquences que leur engagement politique ou idéologique produit sur leur activité de recherche, il me semble pourtant que c'est fondamental. **La question qu'il convient de se poser est de savoir en quoi et comment les valeurs que nous portons et défendons influent sur les choix scientifiques que nous faisons.** Surtout quand il y a une visée transformatrice dans ce qui est fait. Dans ce cas, de mon point de vue, le chercheur n'a pas tant pour mission de dire ou de proposer ce qu'il faudrait faire. Le chercheur a comme responsabilité d'accroître l'intelligibilité individuelle et collective des problèmes qui se posent en société pour aider à définir les fins et moyens de l'action par les acteurs eux-mêmes. Ce qui veut dire que, certes, les résultats de la recherche sont importants, mais la manière dont on construit les problèmes est tout aussi importante sinon plus que les résultats. Par exemple, au Sénégal dans la zone soudano-sahélienne, que je connais pour y avoir travaillé, les phénomènes de sécheresse semblent se répéter. Eu égard à ces variations climatiques, la culture d'arachide est plus ou moins compromise. Une première manière de répondre est de dire que l'on va produire une variété OGM qui aura besoin de moins

d'eau et sera plus résistante à la sécheresse, tout en assurant un niveau de rendement satisfaisant. Mais, on peut aussi penser le problème autrement. Il faudrait peut-être repenser le système de culture de manière plus agroécologique et agroforestière, s'interroger sur la place que prend cette culture dans le système agricole local, etc. Derrière ces différentes manières d'aborder le problème, il y a un engagement en termes de valeurs. L'OGM, c'est une croyance dans l'innovation technique, c'est une réponse à un problème par une innovation technologique. La réponse agroécologique est une réponse qui s'appuie sur une approche plus systémique du vivant et de la nature. Je prétends qu'il y a derrière cela des dimensions axiologiques qui sont engagées, c'est-à-dire ce à quoi je crois et ce quoi je tiens. C'est donc amener le chercheur à être au clair sur ses engagements et sur la manière dont ses engagements interviennent sur ces processus de production de connaissances scientifiques et sur leur fameux « retour dans le grand monde ».

### **En conclusion, pourquoi est-ce stratégique et essentiel de réfléchir à sa posture dès lors que l'on fait du participatif ?**

Je pense que c'est important d'y réfléchir dès lors que l'on est préoccupé par les questions qui lient science et société, quelle que soit la nature de ce lien. Le participatif est une de ces modalités, qui engage sans doute plus fortement toutes les dimensions que j'ai évoquées. Si l'on produit de la connaissance pour produire de la connaissance, toutes ces questions sont peut-être moins importantes. En revanche, si l'on veut aider les acteurs de la société, quels qu'ils soient, à résoudre des problèmes, et que l'on revendique quelque part l'utilité et la pertinence sociale de ce que l'on fait, j'estime qu'il est essentiel de se poser ces questions. Car alors, on prétend participer aux transformations et on ne peut pas être ignorant de ce que cela implique sur un plan éthique et démocratique. ■

Propos recueillis par Delphine Mézière (INRAE – DipSO)

#### POUR ALLER PLUS LOIN

Hazard L., Cerf M., Lamine C., Magda D., Steyaert P., 2019. A tool for reflecting on research stances to support sustainability transitions. *Nature Sustainability* 3, 89-95. doi:10.1038/s41893-019-0440-x.

<sup>7</sup> C'est-à-dire relevant du domaine des valeurs.

## **Dia-pause - Dialogue, échanges d'expériences et pause réflexive**

...Eh oui, comme l'explique si bien Patrick Steyaert, quand chercheurs, animateurs associatifs et citoyens travaillent ensemble, on doit composer avec des objectifs, attendus, façons de voir, habitudes de travail, contraintes, compétences, langages,... qui ne sont pas toujours les mêmes. Pourtant, les participants impliqués dans ces travaux conjoints prennent rarement le temps d'une réflexion sur leur expérience. Souvent, les bilans de ces initiatives sont superficiels ou se font à l'aide d'évaluations classiques, centrées sur les moyens et les résultats. Mieux comprendre comment améliorer les pratiques nécessite de les décortiquer par une analyse réflexive de l'expérience commune, englobant les interactions, dynamiques, questionnements, logiques et valeurs.

C'est ce que Dia-pause propose de faire en créant un espace d'échange sur la manière de travailler dans les projets participatifs. Lors de ces rencontres, chercheurs et partenaires impliqués dans une même initiative explicitent leurs attentes et élaborent une représentation graphique de la vie de leur projet d'où émergent dates, personnes, interactions, lieux, imprévus, points de bascule, apprentissages, pratiques, outils et moyens, accomplissements, questions et problèmes. Puis, une discussion approfondie entre projets permet de mieux comprendre réussites et échecs, logiques sous-jacentes ainsi que savoir-faire et savoir être en jeu.

Dia-pause vise ainsi à améliorer la compréhension du rôle et des façons de faire de chaque participant et la dynamique entre partenaires au sein d'une même initiative. Une prochaine session devrait être organisée au printemps 2022.

Pour en savoir plus, contactez : Marco Barzman [marco.barzman@inrae.fr](mailto:marco.barzman@inrae.fr) et Nathalie Couix [nathalie.coux@inrae.fr](mailto:nathalie.coux@inrae.fr)